

APRÈS L'ÉCHEC DE GENÈVE, L'ÈRE DU MILITARISME...

Dans sa «*Correspondance*», Proudhon écrivait en 1861: «*La fin du militarisme est la mission du XIX^{ème} siècle, à peine d'une décadence indéfinie*».

La vision prophétique du grand philosophe libertaire s'est matérialisée dans la réalité tragique de notre temps.

Pour n'avoir pas su en museler la malfaisance, le siècle qui nous a précédé a légué au nôtre le chancre virulent d'un militarisme en expansion, d'autant plus dangereux que les découvertes scientifiques sont venues en décupler son pouvoir destructeur.

Le résultat s'inscrit dans la double perspective d'un passé aux deux guerres catastrophiques et d'un avenir chargé de lourdes menaces; dans la double réalité d'une destruction immense de richesses matérielles et d'un recul des valeurs morales; enfin dans la suractivité fébrile d'une humanité dont tous les efforts producteurs sont orientés vers des objectifs de destruction.

Qui oserait affirmer que ces faits ne sont pas les signes certains de cette décadence, liée à la survie du militarisme, que prophétisait, voilà près d'un siècle Proudhon? D'une décadence où est en train de s'évanouir la suprématie de la race blanche et des valeurs spirituelles qu'elle représentait.

Il n'entre certes pas dans mes intentions de prendre ici la défense de cette suprématie blanche qui s'est imposée à travers le monde par le fer et le feu, par le sang et le crime. Mais son effondrement, au milieu des rivalités qui la déchirent, apportera à un univers déjà exsangue un surcroît d'épreuves dont nul être sensé ne peut se réjouir et qui peut-être, en raison des progrès des moyens de destruction, sonnera le glas de tout renouveau possible.

«*Nous savons maintenant que les civilisations sont mortelles*» a écrit Valéry. La civilisation résultant de la suprématie de la race blanche, en raison de ses propres errements, est condamnée sans appel par l'Histoire.

Mais si, comme l'avait espéré Proudhon, le XIX^{ème} siècle avait muselé et réduit à l'impuissance le militarisme, le passage de la civilisation blanche à une civilisation universelle aurait pu se produire sans heurts, par une synthèse progressive des valeurs acquises et des valeurs nouvelles.

Malheureusement, le chancre social appelé *Armée*, auquel deux guerres ont restitué la puissance antique, a détruit les possibilités d'une telle synthèse pacifique. En retrouvant son prestige de jadis, en s'intégrant les progrès scientifiques, en se mettant au service des idéologies sociales et du nationalisme naissant des pays colonisés, l'Armée - les Armées ont brouillé les cartes et replongé les peuples dans le jeu sanglant, stérile et destructeur des rivalités impérialistes.

C'est dans une telle perspective que s'illustre et s'explique l'échec de la Conférence de Genève.

La puissance militaire étant redevenue, comme jadis, la raison d'être des Etats et leur unique possibilité de survie, toute concession devient impossible, qui entraînerait un affaiblissement des structures militaires, une perte de prestige ou l'abandon de positions stratégiques.

L'Allemagne morcelée d'aujourd'hui fait ainsi les frais de ce refus des «Grands» d'abandonner la moindre parcelle des positions acquises par la force des armes.

Mais cette peur - car il s'agit bien d'une peur réciproque et généralisée - place des œillères sur les yeux des hommes d'Etat, uniquement préoccupés des faits et gestes de l'adversaire et aveugles aux soubresauts d'un monde en pleine effervescence.

Alors que, face à face, tremblant de peur et cherchant à s'intimider réciproquement, les colosses russe et américain se défient, une puissance nouvelle s'édifie chaque jour, qui rassemble un milliard d'asiatiques, appuyés par l'action virulente des pays colonisés, éveillés au nationalisme.

Pendant que l'Amérique s'efforce, par le jeu des alliances militaires, de ceinturer la Russie et de la couper des riches gisements pétrolifères du Proche-Orient, les navires soviétiques apportent aux pays arabes des armes tchécoslovaques cédées à des prix défiant toute concurrence - Krouchtchev livre quasi gratuitement aux féodaux arabes des armes que Staline avait vendues à prix d'or aux révolutionnaires espagnols!

La malfaisance d'une telle politique n'est pas à démontrer. Elle est inévitable dans un monde où la démission des peuples laisse le champ libre à la rivalité des impérialismes camouflés derrière des idéologies sociales et appuyés de part et d'autre par les castes militaires.

De ces peuples d'Occident et d'Orient qui, semble-t-il, retombés en enfance, ne paraissent plus capables de s'émouvoir que pour la plastique plus ou moins dévoilée d'une cabotine, le discutable talent d'un musicien noir, les déboires sentimentaux d'une Margot princière ou les tribulations d'un sultan «démocratique» traînant à sa suite vingt-six «épouses» engagées.

Ainsi, jadis, pendant que le peuple d'un grand empire réclamait du pain et des jeux, un monarque fou s'apprêtait-il à incendier sa capitale.

Laisserons-nous nos Nérons modernes mettre le feu au monde?

Maurice FAYOLLE.
